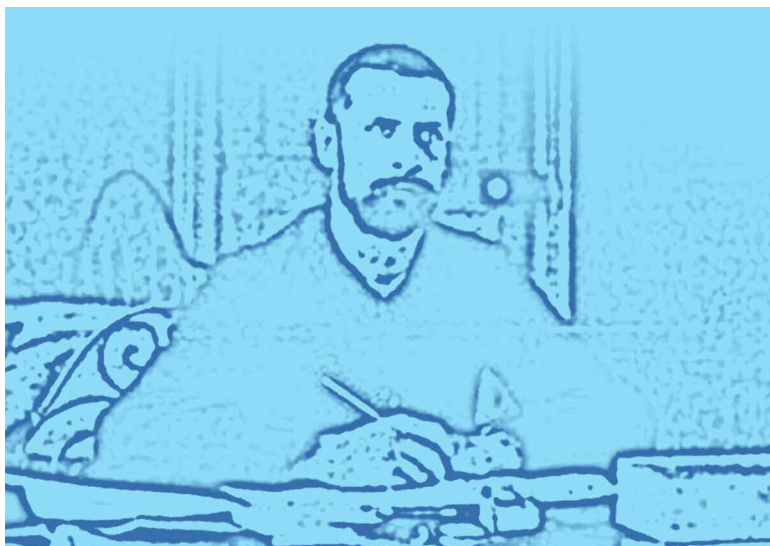


Un savant estimable peut-il être pédophile ?

Le cas Alexandre Yersin

par Louis Geschenk



Avant de me livrer aux réflexions que ma lecture de la biographie d'Alexandre Yersin par Henri Mollaret et Jacqueline Brossollet¹ a provoquées, je voudrais souligner en préambule l'estime que j'éprouve pour le travail de ces deux auteurs, aujourd'hui disparus². Leur ouvrage est empreint, de la première à la dernière ligne, du profond respect qu'ils éprouvent à l'égard du découvreur du bacille de la peste. La documentation sur

¹ Henri H. Mollaret et Jacqueline Brossollet – *Alexandre Yersin ou le vainqueur de la peste*. Collection « Les Inconnus de l'Histoire ». Fayard. 1985.

² J. Brossollet est décédée en 1999 et H. Mollaret en 2008.

laquelle ils s'appuient est étendue, sans faille ; elle ne déborde jamais hors sujet, mais se prête harmonieusement au développement du récit, de sorte que la lecture de leur livre est un vrai plaisir.

C'est précisément l'honnêteté intellectuelle de ces deux biographes qui rend intéressante leur incapacité à tirer les conclusions correctes des évidences qu'ils énoncent. Nous ne nous trouvons pas devant une volonté de nier ou d'occulter des faits que certains jugeront déplaisants : les faits en question sont bien exposés. Nous nous trouvons face à un blocage d'ordre psychologique : l'impossibilité d'admettre qu'un bienfaiteur de l'humanité puisse avoir éprouvé des sentiments et vécu des amours que la société moderne condamne comme une abomination. Il n'y a aucun doute qu'Alexandre Yersin aimait les très jeunes garçons. Or, H. Mollaret et J. Brossolet, tout en démontrant la chose, nie qu'Alexandre Yersin fût pédophile – pédophile au sens psychiatrique moderne du terme.

Rappelons d'abord ce que l'humanité doit à Alexandre Yersin, et qui fut cet homme

Né dans la campagne vaudoise, près d'Aubonne (Suisse) le 22 septembre 1863, au sein d'une famille protestante, il était le fils posthume d'un entomologiste autodidacte (1829-1863) qui gagna sa vie comme maître au collège de Morges puis comme intendant des poudres³. Il reçut le prénom paternel d'Alexandre en hommage à ce dernier. Il avait un frère aîné, Franck, avec lequel il eut peu d'affinité, et une sœur aînée, Émilie, dont il se sentit, en revanche, très proche, ainsi que l'atteste la correspondance échangée avec elle.

Alexandre Yersin fit ses études de médecine d'abord en Allemagne, à Marburg, puis à Paris, où il rencontra, à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, Louis Pasteur et Émile Roux. Il entra à leur service et soutint sa thèse – sur la diphtérie – en 1888, l'année même où fut créé l'Institut Pasteur. La loi de l'époque réservant l'exercice de la médecine aux seuls Français, Yersin demanda sa naturalisation, ce qu'il obtint aisément : sa mère avait en effet des

³ Sur Alexandre Yersin père et ses travaux entomologiques, cf. Henry de Saussure – *Notice sur la vie et les écrits d'Alexandre Yersin*. Schaffhouse, 1866. Le document est consultable dans son intégralité sur le site *Google Books*.

origines huguenotes prouvées par des documents généalogiques. Émile Roux associa Alexandre Yersin à ses travaux (notamment sur la tuberculose, où son disciple montra de grands talents) et compta de plus en plus sur celui-ci pour l'enseignement à l'Institut Pasteur. Malheureusement, si Yersin avait du goût pour la recherche — cela est incontestable —, il avait une autre passion avouée, davantage ancrée dans « la vraie vie » : les voyages. Plus précisément, il se sentait la vocation d'explorateur. Grâce aux relations haut placées de sa mère, il réussit à se faire recruter en 1890 comme médecin des Messageries maritimes, ce qui lui permit de découvrir les Philippines et l'Indochine. Notons tout de suite qu'Alexandre Yersin, qui se déplaçait accompagné de porteurs lors de ses visites dans ces deux pays, était toujours, en outre, escorté d'un boy, quelquefois de deux boys. L'exploration du pays Moïs lui plut assez pour qu'il obtînt du gouverneur d'Indochine d'effectuer plusieurs missions d'exploration officielles. Au cours de l'une d'elles, il repéra et signala une région se singularisant par son climat, sa végétation, son paysage : le plateau de Lang Bian. Dans cette zone privilégiée fut créée la ville de Dalat, lieu de séjour et de repos pour les tuberculeux, ainsi que pour les coloniaux épuisés par les chaleurs tropicales.

En raison de ses compétences, Yersin fut chargé d'effectuer une étude de la peste dans le Yunnan, où un foyer infectieux semblait menacer la Chine et le Tonkin. Il choisit de se rendre vers un autre foyer, où il pensait bénéficier de davantage de facilités pour cette étude : Hong Kong. C'est là qu'en quelques jours, après avoir résolu des difficultés d'ordre administratif, il put identifier, par prélèvement de bubons sur des cadavres, un bacille de forme ovoïde, Gram négatif⁴, capable de tuer des souris par septicémie, qui n'était autre que l'agent de la peste. On a longtemps associé à cette découverte le bactériologiste japonais Kitasato (1853-1931), présent à Hong Kong avant Yersin et soutenu par les autorités anglaises, mais on sait aujourd'hui que le bacille observé par Kitasato, décrit

⁴ La coloration de Gram (d'après le nom de son inventeur) permet de scinder en deux groupes les bactéries en fonction des propriétés de leur paroi : celles qui perdent la coloration initiale violette par un traitement à l'alcool + acétone (Gram négatives) et celles qui conservent la coloration initiale au violet de gentiane (Gram positives).

comme Gram positif, n'était pas l'agent de la peste (qui est, rappelez-le, Gram négatif). Le bacille de la peste a reçu légitimement le nom de *Yersinia pestis*.

Yersin conserva toujours de fortes relations avec l'Institut Pasteur et les pastoriens, notamment avec Émile Roux (1853-1933) et avec Albert Calmette (1863-1933), qui dirigea l'Institut Pasteur de Saïgon. Il établit dès 1895 les bases de la vaccination contre la peste et du traitement des malades par sérothérapie. En 1896, en Chine, il réalisa la première guérison d'un malade de la peste par sérothérapie, mais cette méthode rencontra par la suite des échecs, dus aux difficultés d'obtention d'un sérum pleinement efficace.

Yersin s'installa sur la côte cochinchinoise, à Nha Trang, y fonda un Institut Pasteur, puis, en s'entourant de collaborateurs compétents, il se lança dans de multiples recherches de zootechnique et d'agronomie tropicales. Ses deux plus grands succès furent l'implantation, en Indochine, de l'hévéa et des variétés de *Cinchona* permettant l'obtention de la quinine. À sa mort, survenue à Nha Trang, le 28 février 1943, il reçut l'hommage unanime de la population locale comme des autorités autochtones et françaises. Le charisme d'Alexandre Yersin fut tel qu'il fait encore aujourd'hui l'objet, au Vietnam, d'une sorte de vénération.

Voilà pour le savant et pour l'homme public ; en ce qui concerne l'homme privé, Henri Mollaret et Jacqueline Brossolet eurent la chance de pouvoir mieux le connaître grâce à l'abondante correspondance⁵ qu'Alexandre Yersin échangea avec sa mère, depuis son séjour, pour études, à Marburg, jusqu'au décès de celle-ci en 1905, ainsi qu'avec sa sœur Émilie et avec son neveu Adolphe.

La question qui nous occupe est posée par les deux biographes dès la préface de leur livre. Ceux-ci soulignent le caractère « secret jusqu'à l'outrance » de leur héros, et le fait qu'il « ne se sentait à l'aise qu'au milieu des enfants et des humbles. » Ces deux phrases sont un témoignage du Directeur général de l'Institut Pasteur d'In-

⁵ Un fonds de 933 lettres (1887-1940) cédé par Mme Yvonne Bastardot-Yersin, petite-nièce d'Alexandre, à Henri Mollaret, et aujourd'hui conservées aux Archives de l'Institut Pasteur, à la suite du don fait par Henri Mollaret en 2006. Signalons que Mme Yvonne Bastardot a consacré à son grand-oncle une petite biographie destinée aux enfants : *Hao-Ti descendu sur terre*. Schweizerisches Jugendschriftwerk. 1965.

dochine, Hubert Marneffe (1901-1970), lequel ajouta : « c'est à eux qu'il livrait tout son cœur et prodiguait les marques de son extrême bonté. » S'appuyant sur d'autres témoignages, les auteurs soulignent à propos de leur héros « son aversion précoce pour les jeunes filles. » C'est sans doute Henri Mollaret qui émet alors ce jugement : « Assurément sa vocation n'était pas matrimoniale. Fut-elle incertaine, voire ambiguë comme certains l'ont insinué ? Je ne le crois pas : si l'on a pu le soupçonner de pédophilie, c'est parce que sa timidité le faisait se sentir plus à l'aise parmi les enfants que parmi les adultes. » La question est donc posée d'emblée, et aussitôt — semble-t-il — évacuée. Or, une telle attitude, très subjective, n'est en rien justifiée. Au contraire, les témoignages de cette correspondance prouvent le bien fondé du bruit qui courrait au sujet d'Alexandre Yersin. Encore fallait-il, pour l'admettre, n'avoir aucun a priori hostile au sujet de l'amour des garçons. Ce ne fut pas le cas pour Henri Mollaret et Jacqueline Brossolet, qui, bien insérés en leur temps, portèrent un jugement conforme aux préjugés déformants de l'époque. Étudié sans l'ocillère des préventions, Alexandre Yersin nous apparaît comme un homme de cœur ayant réussi une heureuse intégration de son amour des jeunes garçons dans son existence d'homme libre.

Examinons les faits en question

Nos deux biographes sont d'abord frappés — et ils ont l'honnêteté de l'écrire — par l'insensibilité « presque choquante » d'Alexandre Yersin, alors étudiant en médecine à Marburg, vis-à-vis de la souffrance des adultes. Il assiste, sans témoigner la moindre émotion, à des amputations pratiquées sur les malades mal anesthésiés. Une telle froideur contraste avec un « attendrissement devant l'enfance souffrante » qu'il manifestera toute sa vie. « Devant l'enfance » précisent Mollaret et Brossolet. Il faut corriger : devant l'enfance au masculin. Car l'enfance au féminin n'émeut guère Yersin. Un témoignage de cette indifférence : il apprécie techniquement une trachéotomie pratiquée sur une petite fille de trois ans. Il tient ferme les pieds de la fillette qui se débat, mais n'ayant pu éviter un jet de mucus et de sang, il rassure stoïquement sa mère : « Je me suis lavé comme il faut la tête et les cheveux à mon retour ». Dans ses lettres à sa mère, il parle en revanche des garçons malades comme de ses « petits amis », et épanche son chagrin

lorsque l'un d'eux ne survit pas à son mal. Quant à sa misogynie, elle s'exprime sans aucune retenue. Il désigne les filles par le nom charmant de « guenons ». Yersin décline l'invitation de sortie que lui fait un ami étudiant pour lequel il éprouve une grande estime dès qu'il apprend que cet ami sera accompagné de « guenons ».

On pourra s'étonner d'une telle franchise et d'une telle candeur. Mais il importe de ne pas perdre de vue deux points importants : 1^o) il s'agit de confidences privées faites à la personne qui le connaissait le mieux, dont il se sentait le plus proche : sa mère. 2^o) Nous sommes à une époque où la notion psychiatrique de « pédophilie » n'est pas encore née⁶. Yersin, étudiant studieux, d'éducation protestante, devait à peine avoir entendu parler de pédérastie, et la notion d'homosexualité, quoique déjà débattue en Allemagne, n'avait pas encore envahi le champ du quotidien. En revanche, il est clair qu'en prenant de l'âge et en s'avançant dans un XX^e siècle très homophobe, Alexandre Yersin finira par prendre conscience de la singularité (relative) de ses sentiments pour les jeunes garçons, et de l'incongruité, voire du danger qu'il y avait à les confier à quiconque. Plus jamais il ne fera part de ses penchants pour les garçons, alors que ce fut le cas, ingénument, durant ses années d'études. Le récit, véritable roman, qu'il confie à sa mère alors qu'il a vingt-deux ans et qu'il étudie la médecine à Paris, n'aura pas de réplique par la suite. Aussi est-il important de le détailler ici, comme Mollaret et Brossolet l'ont fait honnêtement sans toutefois avoir osé tirer les conclusions logiques de telles confidences.

L'histoire débute à Paris, rue Madame, où logeait Yersin qui étudiait alors la médecine à l'Hôtel Dieu. Un attroupement de gamins qui hurlent et s'agitent attire son attention. Yersin va à leur rencontre et constate qu'un garçon de douze ans a été blessé à l'œil. Un épicier, excédé par les cris des enfants jouant devant sa boutique, est en effet sorti pour les chasser à coups de fouet, et c'est au cours de ce châtiment que l'œil du jeune garçon a été touché. Yersin décide d'emmener le petit blessé à l'Hôtel Dieu. L'interne

⁶ Rappelons que la notion de *pedophilia erotica* (hétérosexuelle) fut créée par Kraft-Ebing en 1896, et qu'elle sera ensuite élargie aux situations homosexuelles. Cf. : J.-C. Féray – *Histoire du mot pédérastie et de ses dérivés en langue française*. Quintes-Feuilles, 2004, pp. 87-92.

qui l'examine lave l'œil à l'eau boriquée, et assure que ce n'est rien : la récupération sera très rapide. Yersin accompagne alors son petit protégé chez le père de celui-ci, qui loge non loin, rue de l'Hôtel de ville. Avec la description de la mansarde obscure et sordide où dorment dans un lit commun le père, cordonnier de son métier, une fille de seize à dix-huit ans et « une petite affaire de quatre à cinq ans » (ce sont les termes que Yersin emploie), on nage en plein roman de Zola. L'étudiant en médecine obtient du père que son fils passe le voir rue Madame après les cours de catéchisme. Il est clair que Yersin veut s'attacher ce garçon : il propose de lui donner quelques sous contre l'échange de menus services (cirer les chaussures par exemple). Le gamin passe effectivement rue Madame et raconte sa vie à son protecteur : il est orphelin de mère, a une sœur aînée divorcée, un père alcoolique qui rentre très souvent saoul le soir. Il va au catéchisme parce qu'il compte obtenir les vêtements distribués par les bons pères au moment de Noël. Et justement, après Noël, les visites du gamin s'espacent, puis cessent dans le courant du mois de Janvier 1886. Mais Yersin s'obstine : il se rend à l'Œuvre des Orphelins Apprentis d'Auteuil et tente d'obtenir de l'abbé Roussel, le responsable de l'Œuvre, qu'il accueille son protégé. Malheureusement, l'établissement est au complet, et ne pourrait accueillir un nouvel orphelin qu'en juin 1887. Yersin maugrée, peste même contre l'abbé Roussel, mais reste impuissant. Quelque temps après, il cesse de parler à sa mère de ce garçon rencontré par les hasards de la vie et qu'il aurait tant aimé garder auprès de lui.

On voit bien, grâce à cet épisode, que l'on a affaire à davantage qu'à un « simple attendrissement devant l'enfance souffrante ». Un sentiment de compassion se serait satisfait de la guérison de l'œil du petit blessé. La démarche de Yersin auprès du père pour attacher le garçon à son service témoigne de sentiments beaucoup plus profonds et plus puissants qu'une simple philanthropie à l'égard de « l'enfance souffrante ».

Les sentiments incontestablement paidérasitiques d'Alexandre Yersin seront satisfaits en Indochine, où le médecin trouvera une nouvelle patrie. Nous disposons de témoignages probants attestant de l'extraordinaire facilité avec laquelle, à cette époque, un Européen pouvait se lier à un petit Vietnamien. Le professeur Georges Hérelle (1848-1935), auteur, sous le pseudonyme de

L.-R. de Pogey-Castires d'une *Histoire de l'amour grec dans l'Antiquité* a recueilli de tels témoignages auprès de militaires qui séjournèrent en Chine et au Tonkin vers 1900⁷. L'un d'eux a raconté qu'en Indochine, tous les officiers prenaient des boys à leur service et qu'ils faisaient souvent de ces boys leurs camarades de lit. « On paie les boys cinq ou six piastres par mois – a-t-il témoigné. Si on leur offre quinze ou vingt piastres, ils savent ce que cela veut dire, et, selon leurs intentions, acceptent ou refusent ». Un autre soldat, nommé Henri Jeoffrai, qui s'était très sérieusement épris d'un petit prostitué dans un bordel de Pékin⁸ et qui vanta auprès de Georges Hérelle la douceur ensorcelante des petits Chinois, était choqué et écœuré par la trop grande abondance des propositions qu'il reçut au Tonkin.

Mollaret et Brossollet font donc preuve d'une certaine ingénuité en persévérant dans la position énoncée dès leur préface, tout en accumulant les preuves de la pédophilie de leur héros. Ainsi, lorsqu'ils notent (p. 252) : « S'il fermait sa maison aux fâcheux, aux officiels et aux touristes, les enfants de Nha Trang avaient eux, libre accès (...) ». Yersin autorisait les garçons à regarder dans sa lunette astronomique, il leur faisait découvrir les mécanismes de sa belle montre suisse, organisait des séances de cinéma au cours desquelles il projetait les films de Charlot...

Il y a encore ce détail significatif : le bon docteur devait beaucoup se déplacer dans le sud de l'Indochine, et il importait d'Europe les modèles automobiles les plus solides et les plus rapides : c'était un vrai passionné du volant. Jusqu'au jour où un petit garçon qui allait traverser la route trébucha et faillit être écrasé par la voiture Le Zèbre conduite par le D^r Yersin. Celui-ci, impressionné d'avoir échappé à un drame, vendit sa Le Zèbre et ne se déplaça plus qu'en bicyclette Peugeot...

⁷ Témoignages conservés à la médiathèque de l'agglomération troyenne : manuscrit n° 3 392, pp. 194-201. Sur Georges Hérelle, cf. le site remarquable : <http://www.garae.fr/spip.php?article220>.

⁸ Le sinologue Laurent Long m'assure qu'il publiera dans le numéro 9 de la revue *Inverses*, à paraître cet été 2009, un article sur la pédérastie en Chine, autour du témoignage d'Henri Jeoffrai.

Ajoutons encore l'existence de « fils » putatifs plus ou moins autoproclamés, dont certains travaillèrent à l'Institut Pasteur de Nha Trang, et nous aurons complété le tableau qui nous paraît établir assez clairement l'amour de Yersin pour les petits garçons. J'attribue en outre, pour ma part, son goût particulier, attesté à la fin de sa vie, pour certains auteurs grecs et latins qu'il se plaisait à traduire, à sa recherche de traces de cet amour — traces toujours réconfortantes lorsqu'on la découvre chez d'autres hommes éminents.

Alexandre Yersin eut la chance de vivre dans un pays où, à cette époque bénie, un tel amour allait de soi et ne posait pas d'autre problème que celui de l'indispensable agrément mutuel. Eût-il vécu à notre époque, sa pédophilie aurait sans aucun doute été dénoncée, et peut-être aurait-il eu, comme le D^r Gajdusek, prix Nobel de médecine, pionnier de la recherche sur les prions, une carrière brisée à jamais par un procès et par la prison ferme, suite au cafardage de braves et irréprochables collègues⁹.

Continuons à rendre hommage au docteur Yersin, mais faisons-le en toute connaissance de cause. Pour ma part, tout ce que j'ai dit au sujet de son amour des garçons le grandit à mes yeux : j'admire cet homme d'avoir su organiser sa carrière et sa trajectoire personnelle de manière à vivre pleinement et honnêtement toutes ses passions, sans exception.

Louis Geschenk



⁹ Cette affaire est résumée dans une longue note de : Didier Denché et Vincent Vivré — *Manifeste pour un authentique Dico-bio-homo*. Quintes-feuilles, 2004, pp. 20-21.